

## LES REPROUVES

LXVI

L'AURORA

Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis la froide nuit d'hiver pendant laquelle on m'avait remis la boîte de diamants ; dix-huit mois si lents et si calmes que je commençais à me sentir un vieillard, plus âgé que beaucoup de vieillards, en ce sens que j'avais survécu au naufrage du brillant espoir qui me rendit la vie chère. On était en été et le salon de la maison de Saint-Botolph-Lane, dans lequel je travaillais en vertu de ma nouvelle position, semblait particulièrement chaud, lourd, poussiéreux et désagréable. Le travail que j'avais à faire et qui était très long et très pénible m'indisposa, et je fus sommé, sous peine d'affreux accidents dont me menaça solennellement le médecin favori de ma mère, de prendre quelques jours de repos.

J'obéis très à regret, car, si étouffante que fût l'atmosphère de Saint Botolph-Lane, il valait mieux pour moi y rester, parce que c'était là qu'avec l'aide du travail, ce puissant allié de l'homme, je réussissais à vaincre mon chagrin. Lorsque couché sur un canapé dans le joli petit salon de ma mère, j'écoutais le joyeux babil des aiguilles à tricoter, je souffrais, car je songeais à ma vie dévastée.

Je me soumis cependant à l'ordonnance des trois jours de congé, et le second jour, après deux heures de pénitence sur le canapé, je me levai, encore fatigué, mais décidé à chercher quelque occupation qui pût me permettre d'échapper à la monotonie de mes propres pensées.

« Mère, dis-je, je vais passer dans ma chambre et mettre un peu d'ordre dans mes papiers. »

Ma bonne et indulgente mère me fit des observations. Je devais me reposer, disait-elle, et non pas me fatiguer à ranger des papiers ou à quelque occupation de ce genre auxquelles on ne devait songer qu'aux heures de bureau ; mais je ne l'écoutai pas et je passai dans la petite chambre où il y avait des fleurs éclosoes et des oiseaux dans l'embrasure de la fenêtre.

Cette chambre était une petite bonbonnière, demi-bibliothèque et demi-salle à manger, et c'était là que nous nous trouvions, ma mère et moi, le soir où l'on m'avait apporté les diamants.

A l'un des côtés de la cheminée se trouvait la table à ouvrage de ma mère et l'autre le bureau sur lequel j'écrivais les quelques lignes que je ne faisais pas à la maison de banque, vieux meubles garni de tiroirs de chaque côté, avec un vaste enfoncement au centre, et dessous une grande corbeille pleine de vieilles enveloppes et de fragments de lettres déchirées.

Je roulai un fauteuil devant le bureau et je me mis à l'œuvre. C'était un long travail et qui impliquait force dépliage, classement et arrangement de papiers qui ne valaient peut-être pas la peine que je prenais. Mais au moins mes mains étaient occupées quoique mon esprit fût toujours absordé dans sa vieille douleur.

L'opération dura près de trois heures, car il y avait très longtemps que je n'avais eu un jour de loisir, et l'accumulation de lettres, de billets et de reçus était vraiment formidable. Enfin, tout fut terminé, les lettres et les billets proprement attachés par petites liasses qui auraient fait honneur à une étude de notaire, et je me jetai dans mon fauteuil avec un soupir de soulagement.

Mais tout n'était pas fini cependant, car je tirai la corbeille aux mauvais papiers et j'en vidai le contenu sur le parquet afin de m'assurer qu'aucun papier de valeur ne s'y était glissé avant de les laisser balayer par la servante.

J'entassai les fragments informes, les enveloppes souillées, les circulaires des commerçants de Clapham, et tous les débris accumulés depuis deux ans. Une poussière épaisse s'en échappa et m'aveugla presque.

Oui, il y avait quelque chose d'important parmi ces papiers, il y avait au moins quelque chose que j'aurais

considéré comme un sacilège de laisser prendre par Molly, la servante, l'enveloppe de la boîte qui contenait les diamants ; l'enveloppe sur laquelle mon adresse avait été tracée par la main chérie de Marguerite Wilmot.

Il est probable que j'avais laissé l'enveloppe sur la table lorsque j'avais reçu la boîte, et un des domestiques l'avait sans doute jetée dans la corbeille. Je ramassai la feuille de papier et la pliai proprement. C'était peut-être une bien maigre relique pour un amant : mais il me restait si peu de choses de la femme qui aurait dû être mon épouse !

Tout en pliant le papier, je regardai machinalement le timbre sec placé dans un angle. C'était une vieille feuille de papier à lettre de Bath, estampillée du nom du papetier qui l'avait vendue : Jakins, Kilmington. Kilmington ; oui, je me rappelais qu'il y avait dans le Hampshire une espèce de ville de bains, je crois, appelée Kilmington ! Et c'était là que le papier avait été acheté ! Alors Marguerite avait habité cette petite ville.

Cela était-il possible ? Était-il vraiment possible que dans cette feuille de papier j'eusse trouvé quelque chose qui m'aidât à découvrir la retraite de l'objet de mon amour ? Était-ce possible ? Cette nouvelle espérance me fit courir dans les veines un frisson d'énergie et de vitalité soudaine. Malade, épuisé, à bout de forces par un travail trop pénible ! Qui donc a osé dire cela ? J'étais plus robuste que ne le fut jamais Hercule.

Je mis le papier plié dans la poche de côté de mon habit, et je pris le guide Bradshaw. Cher Bradshaw ! quel émouvant écrivain tu me parus ce jour-là ! Oui, Kilmington était bien dans le Hampshire, à trois heures et demie de Londres, y compris les délais de changement de voitures. Il y avait ce soir-là un train qui pouvait me conduire de Waterloo à Kilmington, un train qui partait de Londres à trois heures et demie.

Je consultai ma montre. Il était deux heures et demie. Il ne me restait qu'une heure pour faire mes préparatifs et pour me faire conduire au chemin de fer. Je courus au salon où se trouvait encore ma mère, toujours assise et travaillant près de la fenêtre ouverte. Elle tressaillit en me regardant, car mon nouvel espoir avait donné une étrange animation à mon regard.

« Qu'as-tu, Clément ? me dit-elle. Tu sembles aussi heureux que si tu avais découvert un trésor dans tes papiers. »

— En effet, ma mère, je crois en avoir trouvé un. J'espère et je crois avoir trouvé un moyen de découvrir Marguerite.

— Serait-ce possible ?

— J'ai trouvé le nom de la ville qu'elle habitait à l'époque où elle m'a remis les diamants. Je vais m'y rendre pour tâcher de recueillir de ses nouvelles. Je pars immédiatement. Ne soyez pas inquiète, chère mère ; ce voyage à Kilmington et l'espérance qui m'y conduit me feront plus de bien que toutes les drogues du pharmacien. Soyez encore cette fois la bonne et excellente mère que vous avez toujours été pour moi, et mettez-moi quelques chemises blanches dans mon sac de nuit. Je reviendrai sans doute, demain, car mon congé n'est que de trois jours. »

Ma mère qui, de sa vie, ne m'avait rien refusé, ne fit pas d'opposition à mes désirs ce jour-là. Une voiture me transporta à la gare, et cinq minutes avant l'heure du départ j'étais sur le quai avec mon billet pour Kilmington dans ma poche.

L'horloge de l'église de Kilmington, qui est l'horloge la plus lente de toutes les horloges publiques de ma connaissance, de même que la ville de Kilmington était la ville la plus arriérée de toutes celles que j'avais parcourues, cette horloge, dis-je, sonnait huit heures comme j'ouvrais la petite porte de bois du cimetière qui entourait l'église, et que je pénétrais sous une avenue de sycomore rabougris qui passaient pour la principale beauté de Kilmington.

Il était huit heures vingt minutes d'après l'heure de Londres, et le soleil s'était couché laissant l'horizon inondé d'une ardente teinte jaune qui, insensiblement, se transformait en vif écarlate.

Il y avait plus d'une heure et demie que j'étais à Kilmington. J'avais pris quelques rafraîchissements au principal hôtel, vieille maison bizarre, ayant un aspect de ruine et dont les meubles passés de mode et les volets antiques causaient une mélancolie profonde. J'avais pris quelques rafraîchissements, et aujourd'hui encore, j'ignore complètement ce que je pris par cette belle soirée d'été, tant mon esprit était absordé par ce séduisant espoir dont le charme croisait d'instant en instant. Je m'étais rendu à la boutique du papetier, qui portait encore sur ses fenêtres le nom à demi effacé de Jakins, quoique le dernier des Jakins eût depuis longtemps quitté Kilmington. J'étais allé à la boutique et j'avais appris, d'une femme d'un certain âge, très affable quoique un peu sérieuse, des nouvelles qui avaient transformé mon espoir en certitude.

J'entrai en matière en demandant s'il y avait à Kilmington une dame qui donnât des leçons de musique et de chant.

« Oui, me répondit le successeur de M. Jakins, il y a deux maîtresses de musique dans la ville, une Mme Carinda, qui enseigne à Grove-House, c'est l'école des dames riches ; l'autre est miss Wilson, dont les prix sont inférieurs à ceux de Mme Carinda. Cette Mme Carinda, d'ailleurs, n'a d'étranger que le nom. Miss Wilson jouit d'une grande considération, ainsi que son père, excellent gentleman, assistant régulièrement chaque dimanche aux offices, et parfait modèle de convenances avec sa tête vénérable couverte de cheveux gris. »

Je tressaillis légèrement en entendant ces mots.

« Est-ce que miss Wilson demeure avec son père ? demandai-je. »

— Oui, me dit la femme, miss Wilson demeurait avec son père jusqu'au moment de la mort de celui-ci.

— Il est donc mort, alors ?

— Oui, M. Wilson est mort au mois de décembre dernier d'une espèce de maladie de langueur, il s'est éteint pour ainsi dire insensiblement ; il a été soigné tendrement, jusqu'au dernier instant, par sa charmante fille. »

En disant ces mots, la femme ouvrit un tiroir, et après avoir dérangé quelques papiers, elle en tira une carte, une carte tout éraillée, salie par les mouches et poudreuse, à laquelle un petit ruban bleu fané était encore fixé, une carte sur laquelle était écrit, de la main que je connaissais si bien, un avis que miss Wilson, de l'Ermitage, donnerait des leçons de musique et de chant au prix d'une guinée par trimestre.

Je voulais demander le portrait de la jeune maîtresse de piano, mais maintenant c'était inutile.

« Miss Wilson est la jeune dame que je désire voir, dis-je. Voulez-vous m'indiquer le chemin de l'Ermitage ? J'y passerai demain matin. »

La propriétaire de la maison Jakins, qui, à l'exemple de beaucoup d'excellentes femmes, se complaisait fort à faire des unions, sourit malicieusement.

« Je sais un endroit où vous pouvez voir miss Wilson sans courir jusqu'à l'Ermitage, dit-elle, et cela plus tôt que demain matin. Elle travaille sans relâche tout le jour, la pauvre chère enfant, mais tous les soirs, quand le temps est assez beau, elle va au cimetière. C'est la seule promenade que je je lui aie